Supplément au N° 16 de la LUTTE

LE BEAU JOUR DU 14 JUILLET

POÉSIE ANTI-BOURGEOISE

DIX CENTIMES — **Par UN MEURT-DE-FAIM** — DIX CENTIMES

En mil sept cent quatre-vingt-neuf
Sur les débris de l'édifice féodal,
La bourgeoisie construisit de neuf,
La Bastille du Capital ;
Ce fut pour elle un jour de gloire,
Mais pour nous un jour de malheur,
Car elle a su nous faire croire
Que nous n'aurions plus de douleurs.
Aussi, voyez quand vient la fête
Appelée le quatorze juillet,
Comme elle sait parer sa tête,
De tous les plus beaux bouquets.
Les balcons et les fenêtres
Sont brillamment illuminés,
Et les bourgeois pour se repaître,
Lancent d'innombrables fusées.
Drapeaux et feux de Bengale,
Tout fait son apparition ;
Pour, de la Bastille féodale,
Rappeler la démolition.
Tu as raison, infâme bourgeoisie,
De fêter ce jour si beau pour toi ;
Tu mis au grand comble l'orgie
Dès que tu n'eus plus de roi.
En célébrant ta fête avec pompe,
Tu jettes de la poudre aux yeux
Du pauvre peuple que tu trompes
Et rends toujours plus malheureux !
Tu crois par tes feux d'artifice
Et tes salves d'artillerie,
Masquer ton infâme édifice
Dégradant, avilissant, pourri ;
Mais son odeur est si infecte,
Que personne n'ose y toucher,
Et l'homme qui se respecte
N'ose pas même t'approcher.

En ce jour tu pares ton être
De tes vêtements les plus beaux
Et tu chantes par les fenêtres,
Le *Gloria in excelcis Deo.*
Tu gonfles ton ventre de Tartufe,
La digestion tu ne crains pas,
Tu manges les canards aux truffes,
Tu fais enfin de bons repas.
De partout on lit la devise :
Liberté, Justice, Egalité !
Dans tes grands banquets tu te grises,
En buvant à la Fraternité.
En plein air tu fais des grands bals,
La musique joue très joyeuse,
De partout, tu fais bacchanal
Pour ta grande fête pompeuse ;
Tu ne crains pas les énormes dépenses,
Que coûtent tes plaisirs d'un jour,
Car dans tes beaux salons tu penses :
Ce sont les ouvriers qui payent toujours.
Oui, c'est toujours Jacques Bonhomme,
Qui paie tes énormes festins,
De plus en plus tu l'assommes
En lui disant : c'est ton destin.
Et vous croyez capitalistes infâmes,
Que les troupeaux des braves affamés,
Persisteront de voir leurs pauvres femmes
Et leurs enfants par la faim déchirés ?
Non, car il faut que tout cela se termine ;
Que chaque ouvrier en digne combattant,
Vers les châteaux, en armes s'achemine
Qu'avec plaisir il voit couler ton sang.
Que tes palais soient réduits en poussière,
Que tes écrits soient tous incendiés,
Afin qu'un jour les nobles prolétaires,
Par la révolte se voient justiciés.

Te souviens-tu, dis donc, ô bourgeoisie,
Lorsque du temps de la Révolution,
Tu t'écriais : A bas la tyrannie !
A la Bastille ! A la démolition !
Il fallait bien que tu eusses de l'audace
Pour arriver jusqu'au point où tu es,
Pour t'emparer de la première place,
Qu'abandonnait le noble qui fuyait.
Mais aujourd'hui tu vois bien que le peuple
Veut comme toi prendre place au soleil,
Que l'Egalité rend la vue aux aveugles,
Que la justice met le monde en éveil,
Que les ouvriers connaissent leurs misères
Et que ne voulant plus mourir de faim,
Ils sauront tous te réduire en poussière
Pour que chez eux la misère ait pris fin.
Tu crois peut-être, sous une autre figure,
Nous apparaître et nous dicter des lois,
Accompagnée de l'horrible tonsure,
Couverte de crimes et digne sœur à toi.
Le temps n'est plus où la foule ignorante,
Armée de piques, portant le drapeau noir,
Marchait au gré de la foule intrigante
Qui la menait pourtant à l'abattoir.
Si, aujourd'hui, au jour de la Révolte,
Le peuple marche au gré des intrigants,
Il n'aura rien pour prix de sa récolte,
Et pour d'infâmes, il verserait son sang.
Mais au grand jour, le peuple avec hardiesse,
Armé de poudre et jouant du couteau,
Fera sauter vos grandes forteresses
Pour mettre tous les bourgeois au tombeau.
Les aspirants, les têtes de colonne,
Comme vous seront tous foudroyés,
Nous ne ferons pas comme firent les hommes
De votre grand jour, le 14 juillet.

Il faut enfin que tout cela finisse,
Qu'il n'y ait plus de pauvres exploités,
Qu'il n'y ait plus qu'une seule devise :
Egalité, justice, humanité.
Que les voleurs soient saisis par la gorge
Et exterminés avec tous les soins,
Afin que chacun travaille selon ses forces
Et qu'il reçoive selon tous ses besoins.

LA LOI DE LA NATURE

Les exploiteurs crient tous les jours
Pour dégoûter toute espérance,
« Les hommes se feront toujours
« Une éternelle concurrence ;
« Chacun cherchera toujours à exploiter ses voisins,
« Les plus forts écraseront les petits quoique malins.
« Cette loi nous vient de la source la plus pure,
« Car c'est la loi de la nature.
« Regardez donc les animaux :
« S'il ont une proie, vous voyez qu'aussitôt
« Le plus solide en écarte ses concurrents,
« Et ne lâche sa proie d'entre ses dents
« Que lorsque son ventre fait bonne mine
« Tant pis si autour on crie famine.
« Voyez les plantes : la plus robuste épanouie
« Prend avec aise son envie,
« Sans s'inquiéter si les petites herbes
« Ont de quoi faire pousser leurs germes.
Voilà ! s'écrient alors nos exploiteurs,
Avec triomphe et joie dans tout leur cœur :
« Voilà la loi, c'est au plus fort,
« Il n'y a que cela. » Mais ils ont tort.
Et fiers de cette conclusion, ces gros ventres de terre
Ecrasent sans pitié les maigres prolétaires
Eh bien ! messieurs, en exploitant
Que faites-vous en nous disant :
« Je me conforme aux végétaux
« Et à la loi des animaux.»
Vous faites simplement qu'en vous
L'intelligence est comme chez les loups,
Puis, vous prenez les ronces pour modèle,
Ah! vraiment, messieurs, votre opinion n'est pas belle ;
Mais, si cela vous fait gloire, gardez vos opinions
Et retenez bien aussi ce que nous vous disons :
Que notre espèce n'est pas faite
Pour agir comme les plantes et comme les bêtes,
Notre race est construite de façon
Et de manière à produire la raison,
Elle ne peut pas vivre à la manière des végétaux,
Ni se conformer à la loi des animaux ;
Donc si vous aviez un peu réfléchi,
Vous vous seriez gardés de nous citer ici.
La loi de la nature comme étant la vôtre,
Etant (dans ce sens-là) bien au contraire la nôtre.
Dans la nature, si le plus fort
Ecrase le plus faible, il a tort ;
Mais le plus faible est absolument libre
De tenter tous ses efforts pour l'empêcher de vivre.
Par exemple, quand un animal
En attaque un autre et lui fait mal,
Celui qui attaque n'a pas les gendarmes
Pour empêcher la victime de résister aux armes,
Si le faible parvient à éventrer
Le plus fort et peut le terrasser,
Ah ! compagnons, je vous le dis,
Pour le plus fort, c'est un tant pis,
Personne ne lui a aidé, et le faible vainqueur
S'en retourne chez lui la joie remplit son cœur ;
Il en est de même chez les plantes,
Et si parfois l'envahissante
Est étouffée par d'autres qui grimpent autour d'elle,
La nature n'envoie aucun agent rebelle
Donner ordre aux herbes modestes
De circuler sans faire gestes
Et sans gêner assurément
La grosse dans son épanouissement.
En résumé la loi de la nature
Est celle du plus fort qui torture
Tout ce qui le gêne. Mais ce plus fort
Ne reçoit de la nature, ni aide ni renfort,
Il n'a que lui pour livrer bataille
Gagner victoire et la médaille,
Voilà la loi de la nature, tandis qu'en vérité,
Il n'en est pas de même dans la société.
Les exploiteurs sont soutenus, mais pourraient ins-
[tantanément
Etre écrasés comme des puces et des serpents,
Par nous qui sommes les exploités, les malheureux,
Etant beaucoup plus forts et beaucoup plus nombreux.
Par quel moyen ont-ils cette force garante,
Ce n'est que par la population ignorante,
Par les bras des armées de toute nature,
Par les gendarmes et l'aide de la magistrature
Qui condamne le moindre révolté
Qui réclame son droit et veut l'égalité ;
Or, qu'est-ce que l'armée et les gendarmes.
Ce sont des fils du peuple qu'ils mettent sous les ar-
[mes,
Et qu'ils dressent avec précaution,
Pour réprimer la moindre rébellion ;
Donc, messieurs les exploiteurs, lorsque le peuple à
[l'avenir
Comprendra combien est folie de vous soutenir,
Vous qui faites fortune de la misère
Du pauvre ouvrier que vous roulez par terre,
De celui qui rampe à plat ventre et sur ces mains,
Et qui ne peut jamais manger son soûl de pain,
Vous tenez les ouvriers sous votre lourd pressoir,
Mais ils vont vous prouver qu'il veulent tous y voir.
En étudiant combien vous êtes dangereux,
Ils vous égorgeront pour être plus heureux
Ou ils vous forceront à ne plus les exploiter,
Et à prendre des outils pour aller travailler.
Vous crierez tous en chœur : «A nous les baïonnettes »
Mais les soldats tranquilles, comprenant vos sornettes,
Emporteront leurs armes en quittant le métier
Pour entrer au service de la société ;
Vous aurez beau hurler : à la garde !
Tous ces hommes aussi, ayant quitté les armes,
Hausseront les épaules d'entendre vos propos,
Ils feront demi-tour en vous tournant le dos,
Vous aurez beau dire à la magistrature :
« Condamner ces gredins qui sont de race impure, »
La magistrature les condamnera,
Mais le geôlier en acquittant vous dira :
« Messieurs, voyez-vous maintenant la prison
« Ne sert plus que pour mettre le vin et le charbon,
« Les condamnés ne veulent plus y entrer.
« Nous n'avons plus de troupes pour les y forcer,
« Les gendarmes se moquent tous de vous,
« Ils font des pieds de nez en disant vous êtes fous.
« Pour quant à moi, devenu bon garçon,
« Je mets les clés dessous le paillasson.»

Voilà le raisonnement que l'intelligence nouvelle
Fait tous les jours éclore dans nos grandes cervelles,
Sans doute la raison n'est pas encore bien forte
Ni bien grande, mais patience et ouvrons-lui les portes,
Alors de tous côtés elle s'agrandira,
Et de plus en plus elle se développera,
Car cette raison est si noble et si belle,
De plus elle est immortelle,
Qu'on la pourchasse, qu'on la torture pour l'abattre,
Qu'on l'étouffe et qu'on la mette dans un cloître,
Dans les ténèbres les plus épaises,
Dans les profondeurs des grandes forteresses,

Qu'on coupe toutes les têtes qui parlent d'elle,
Rien n'y fait, et de plus en plus belle
Elle s'avance l'épée au bout du bras
Pour mettre tous les monstres au trépas,
En voudrait-on la preuve? nous leur en citerons.
Quel est le plus grand ennemi de la raison?
C'est le clergé; il a fait brûler les livres
Et les hommes qui, voulant être libres,
Proclamaient la raison et voulaient en finir.
Le clergé avait tout pour se soutenir,
Il avait la richesse et la force en volant tous les biens
De ceux qui n'étaient pas chrétiens.
Le pauvre était alors très malheureux,
Mais maintenant il danse joyeux
Devant le clergé qui regarde piteusement
Et voit venir à lui son propre enterrement;
En soixante et onze on a cru empêcher
Le développement de la raison et l'arrêter
En supprimant les hommes de talent
Qui voulaient que l'ouvrier fût le plus grand,
On voulaient en vérité
Modifier notre société.
Malgré cela, l'évolution s'est si bien faite,
Que maintenant ces réformes honnêtes
Ne sont plus à notre niveau.
Il faut beaucoup plus loin et beaucoup plus haut,
Ainsi c'est peine perdue pour ces réactionnaires
Qui veulent refouler cette justicière,
Qui porte avec elle le droit,
La vérité et la science qui s'accroît,
Oui, c'est peine perdue, car ils ne l'anéantiront pas,
Ils ne pourront pas même lui retarder ses pas,
Lorsqu'ils la croient morte et terrassée,
Ou sous les décombres étouffée,
Elle va comme la flamme qui couve
Lorsqu'une épaisse couche la recouvre
Lance son jet lumineux et écarlate
A la moindre fissure elle éclate;
Telle est la loi de la race humaine,
C'est l'incessant progrès, l'intelligence même,
C'est l'éternel développement,
De tout ce qui est un bon raisonnement,
Saluons donc cet avenir de justice et de liberté
Qui porte dans ces flancs le bonheur de toute l'huma-
[nité,
C'est d'elle que naîtront les hommes de raison
Qui nous rendront justice par la Révolution.

LE MINEUR

QUI VEUT MANGER A SA FAIM

Sur l'air de Garibaldi

PREMIER COUPLET

Je suis un de ces meurt-de-faim
Qui traînent leur ventre par terre
Couvert de haillons, de misère,
Ayant à peine un bout de pain.
Travaillant plus que j'ai de force,
Pour enrichir tous ces bourgeois.
Aussi, je m'arme d'une torche
Pour brûler ces infâmes lois.

Refrain

Je suis un des justiciers
Qui ne veulent ni dieu ni maitres,
Qui ne rêvent que le bien-être
De toute la société *(bis)*
Et la liberté.

DEUXIÈME COUPLET

Je travaille péniblement
Pour nourrir d'énormes sangsues,
Suçant le pauvre ouvrier qui sue,
Souvent sans pain, sans vêtements,
Aussi, croyez-moi, mes chers frères,
Egorgeons donc tous ces voleurs,
Qui nous mettent dans la misère
Vivant du fruit de nos sueurs.
Je suis, etc.

TROISIÈME COUPLET

Le capital nous asservit,
C'est le vrai dieu par excellence.
Les bourgeois font des révérences
Devant l'objet de leurs ennuis.
Ils voudraient nous courber l'échine
Devant monsieur le Dieu Monnaie,
Mais non, la nitro-glicérine
Nous donnera la liberté.
Je suis, etc.

QUATRIÈME COUPLET

Il nous faut donc, en vrais héros,
Débarrasser de tous les maîtres,
De tous les dieux, de tous les prêtres,
Qui nous rongent jusque les os.
Prenons donc de la dynamite,
Un fusil et un grand couteau,
Et plongeons tous ces hypocrites,
Ces inutiles au tombeau.

Refrain final

Soyons tous des justiciers,
Tuons tous les dieux, tous les maîtres,
Alors, nous aurons le bien-être,
Le bonheur de l'humanité (*bis*)
Et la liberté.

TRIBULATIONS ET DEVOIRS

D'UN SOLDAT

PREMIER COUPLET

J'avais alors vingt et un ans,
A la fleur de mon âge,
On me fit aller au régiment
Pour être à l'esclavage.
On commence à nous mener dur,
Etant à l'exercice,
Car tous ces hommes au cœur impur
N'ont qu' la sal' de police.

Refrain

Généraux, commandants,
Capitaines, adjudants.
Tas d'assassins des peuples,
Vous faites de l'argent
Du sang des innocents
Que vous rendez aveugles

DEUXIÈME COUPLET

Après quelqu' temps dans le métier,
Les Kroumirs se révoltent,

Ils veulent les propriétés
Que les colons leur volent,
Mais les bourgeois très mécontents
De l'acte libertaire,
Traitent ces hommes de brigands,
De voleurs sanguinaires.
Généraux, etc.

TROISIÈME COUPLET

Le bruit commence à retentir
Dans toutes les casernes,
« Qu'il faut appliquer aux Kroumirs,
« Un carnage superbe.
« Ils sont tous venus pour piller,
« Nos chers colons honnêtes,
« Il faut pour les civiliser
« Faire sauter leur têtes.
Généraux, etc.

QUATRIÈME COUPLET

Des régiments on fit le choix,
Pour l'Afrique on s'embarque,
Tout mettre à sang voilà la loi
De messieurs les monarques ;
Piller, violer les innocents,
Voilà la jouissance.
Des infâmes buveurs de sang,
Qui gouvernent la France.
Généraux, etc.

CINQUIÈME COUPLET

Nous arrivâmes à bon port,
Dans la ville de Bône,
On dressa la niche à Médor,
Maison qui semble un cône.
Mais les officiers muscadins,
Que l'argent accompagne.
A l'hôtel ils noyent leurs chagrins
Dans le vin de Champagne.
Généraux, etc.

SIXIÈME COUPLET

Quand les tentes furent dressées,
Qui fut petit affaire,
Fallut se priver de manger
Et coucher sur la terre.
Le lendemain, de grand matin,
Par les ordres du maître,
Il fallut se mettre en chemin
Pour vingt-cinq kilomètres.
Généraux, etc.

SEPTIÈME COUPLET

Ça dura comme ça quatre jours,
Buvant l'eau goutte à goutte,
Nous n'avions qu'un biscuit par jour,
Sans viande ni sans soupe.
Ce fut après ce long traget,
Ereintés de misère
Que nous fûmes près de l'étranger
Tous couverts de poussière.
Généraux, etc.

HUITIÈME COUPLET

On mit au rapport journalier
Cette horrible consigne
Que je ne veux pas oublier,
Car elle est trop indigne :
« Qui tirerait pendant la nuit,
« Sans tuer un rebelle,
« Serait attaché sans fusil
« Au loin des sentinelles. »
Généraux, etc.

NEUVIÈME COUPLET

Le devoir des soldats français
Etait de tout abattre,
Piller, violer, tout massacrer
Chez ces pauvres noirâtres.
Nous les civilisions pourtant,
Leurs gourbis sont en flammes,
Encore ils ne sont pas contents
Et nous tuions leurs femmes.
Généraux, etc.

DIXIÈME COUPLET

Voilà ce que nous avons fait
Du temps de la campagne,
Et ce que l'on nous apprenait
Dans ces casernes-bagnes
Aussi, croyez-moi, mes amis,
Ne soyez plus fidèles,
Et pour servir votre Patrie
Montrez-vous tous rebelles.

AUTRE REFRAIN

Ne soyons plus soldats
Pour servir ces gens-là,
Qui font tuer nos frères ;
Mais portons tous bien haut
Le sublime drapeau
Révolutionnaire.

ONZIÈME COUPLET

Savez-vous quel aurait été
Notre devoir, mes frères,
Ce serait d'avoir fusillé
Tous ces autoritaires.
Nous aurions bien moins enduré
De misère en Afrique,
Et nous serions débarrassés
De cette immonde clique.
Ne soyons, etc.

DOUZIÈME COUPLET

Débarrassés de tous ces gens,
Nous aurions l'avantage
D'avoir bien moins d'empêchement
Pour briser l'esclavage.
Donnons donc la mort aux voleurs
Par les armes et la torche,
Car nous aurons le vrai bonheur
Par l'emploi de la force.

Ne soyons plus soldats
Pour servir ces gens-là,
Qui font tuer nos frères ;
Mais portons tous bien haut
Le sublime drapeau
Révolutionnaire.

Un Révolutionnaire.

Le co-gérant : L. CHAUTANT.

Lyon, Imp. Nouvelle (assoc. syndicale des ouvriers typographes), r. Ferrandière, 52.